

# LA POSTE ELECTRIQUE

## FANTAISIE DE CIRCONSTANCE

Vous connaissez tous l'histoire ou mieux le conte que nous racontaient et nous racontent encore nos grand'mères.

Le père François reçoit un jour une lettre de son gars, qui est au service depuis quelques mois. Ne sachant pas lire, il la porte à son voisin, en le priant de la déchiffrer pour lui. De bonne grâce, car ce-la satisfait son principal défaut, la curiosité. Le voisin se prête à son désir et lit ce qui suit. (Avis à ceux qui désirent avoir une langue euphonique) :

B...., le premié mé 1889.

Bien chair paran,

Figuré vou ke lé sou lié que j'avai zan porté an partan pour le servis son tou tuzé é ke jé pâ dargen pour an achete dotre. Voulé vou bien avoir la bonté de man envoyer une ôtre per inci kun peu darjan kar cé bien ennui yeu de nen pâ zavoïr le sou o servis. Je vou zanbrace come je vou zême inci ke la petite ceur.

Votre fice ki vou zème.

JAN DERVE.

—Pauvre garçon, s'écrie aussitôt le père François, qui est bon autant qu'on peut l'être, ce qui l'a toujours empêché de voir plus loin que son nez. Pauvre garçon, il faut que je lui envoie cela tout de suite. Vous qui connaissez tout, monsieur Morrisseau, comment que je m'y prendrais bien pour envoyer à Jean ce qu'il demande ?

Morrisseau, qui est un malin, a déjà combiné ses plans pour se payer un peu de la tête du bonhomme, son voisin.

—Rien de plus facile, s'empresse-t-il donc de dire, vous envoyez cela par la poste en paquet, et, au bout de deux ou trois jours, ce brave Jean a ce qu'il lui faut. Ou plutôt, attendez donc, il y a une manière beaucoup plus expéditive de lui faire avoir cela. Vous avez déjà entendu parler du télégraphe, père François ?

—Eh ! un peu, ma foi, comme tout le monde. Vous voulez dire ces fils de fer au haut de ces grands poteaux, hein ?

—Justement, vous grimpez le long d'un de ces poteaux, ou si vos jambes et vos bras se refusent à vous hisser là-haut, vous prenez une longue échelle et allez attacher vos souliers et votre lettre au fil de fer là-haut. Vous redescendez et vous en allez aussitôt, car le télégraphe ne marche pas tant qu'il voit quelqu'un à le regarder. Deux minutes après que vous avez tourné le dos, votre brave Jean reçoit son argent et ses souliers. Ça ne m'étonnerait même guère qu'il vous réponde sur le coup. Enfin, vous pourrez y aller voir ; seulement, donnez au télégraphe le temps de respirer : accordez-lui au moins une heure.

—Vrai ? que c'est donc bien inventé ces choses-là : j'y vais tout de suite et je vais même joindre une bonne bouteille de cidre pour que Jean puisse se rafraîchir un bon coup, pauvre gars ! Seulement, voulez-vous bien m'écrire ma lettre ?

—Comment donc !...

Et, sous la dictée du père François, Morrisseau écrit à Jean.

Le bonhomme, tout joyeux, en sortant de chez son voisin, passe chez le marchand du village acheter les souliers, et revient chez lui, où il s'empresse de raconter à sa bonne femme ce que Jean demande et comment on peut lui envoyer cela. Quatre à quatre, la vieille descend les marches conduisant à la cave, d'où elle rapporte une bonne bouteille de cidre de derrière les fagots. Puis, sans perdre plus de temps, les deux bons coeurs chargent une longue échelle sur leurs épaules et s'en vont faire selon les conseils de ce bon Morrisseau.

Puis, aussitôt le traditionnel mouchoir carreauté rouge et noir noué aux quatre coins pendu là-haut, sans presque oser regarder derrière eux, ils regagnent leur logis, laissant l'échelle accotée au poteau, pour tout à l'heure.

Justement à quelques pas de là, couché de son long dans le fossé, un chemineau — car l'histoire se passe en Bretagne, vous savez — goûtait le repos dont une longue étape lui avait soudain fait ressentir le besoin.

Au moment où le père et la mère François disparaissaient dans le sentier, il se réveillait, et, en s'étirant, se préparait à continuer son chemin.

Soudain, en avant de lui, au haut du poteau de télégraphe, planté au bord de la grand'route, il aperçoit quelque chose qui ne lui paraît guère naturel, pas plus que cette longue échelle fixée au poteau.

Il se lève, se frotte encore les yeux, et, rajustant son paquet au bout de son bâton nouveau — de son "pen-bas", dirait Botrel — se dirige vers le poteau en question.

Il ne s'est pas trompé. Là, tout en haut, se balance un mouchoir carreauté au ventre bien rempli. Il croit même deviner, à travers le tissu, la forme d'une bouteille.

—Quel original, se demande notre homme, a été planter ce fruit d'un nouveau genre au haut de cet arbre ébranché ?

Sans s'arrêter à vouloir deviner quand il lui est si facile de constater, il regarde soigneusement autour de lui, tout en se débarrassant de son paquet.

Cela fait, il grimpe à l'échelle avec une agilité qui prouve assez que les échelles le connaissent. Arrivé au haut, il saisit le mouchoir et pousse un cri de joie en apercevant ce qu'il contient. Rapidement il le détache et redescend, étendant sur l'herbe le mouchoir et son contenu.

—Voilà qui tombe à point, mon vieux, soliloquait-il. Toi, dont les souliers sont dans un état lamentable, en voici de tout neufs que la Providence t'envoie. Toi qui n'as pas mangé depuis hier soir, vois le bon aïner dont le Bon Dieu te fait cadeau. Il y a même une bouteille, s'il vous plaît, pour faire diversion à l'eau puante des mares.

Et, en effet, la mère François avait eu l'heureuse idée d'envoyer à son brave Jean un gros morceau de lard froid et une énorme miché de pain bis pour tenir compagnie à la bouteille suggérée par le père François.

—Mais d'où diable vient tout cela ? se demande notre chemineau, qui, malgré son dire, ne croit guère que la Providence se mêle à ce point de ses affaires. Ah ! une lettre ! voyons.

Et notre ami, qui, dans des temps meilleurs, a peut-être décroché ses degrés universitaires, ouvre l'enveloppe avec le couteau dont il se sert en ce moment pour tailler lard et pain, et, tout en continuant de s'engouffrer des bouchées énormes, il lit. Et tout en lisant, tout en mangeant, sa bouche s'entr'ouvre en un rire homérique, capable de faire des points à celui de Miss Philipps.

Puis, posant sur l'herbe la lettre et l'enveloppe, il finit tranquillement son lard et son pain, avale le contenu de la bouteille, emporte les deux pièces de cent sous destinées à ce brave Jean, et s'empare des souliers.

—Justement ma peinture, dit-il en riant.

Il les chaussé, remet soigneusement ses propres savates et la bouteille vide dans le mouchoir, et, saisissant le papier et l'enveloppe qu'il a déposés tout à l'heure sur l'herbe, il écrit quelques mots au verso laissé en blanc par le père Morrisseau. Puis, mettant la lettre dans le mouchoir, il noue soigneusement celui-ci, et, jetant encore une fois un long regard aux environs, il escalade de nouveau l'échelle.

Rapidement redescendu, il se sauve à toutes jambes en riant tout seul aux larmes de sa bonne idée.

A peine a-t-il disparu au tournant du chemin que ce bon Morrisseau apparaît au bout du sentier, allongeant le pas.

Il se frotte les mains en apercevant l'échelle fixée au poteau et le mouchoir attaché au haut de celui-ci. Sans s'arrêter à regarder autour de lui, précaution que notre chemineau avait jugée nécessaire tout à l'heure, il escalade l'échelle. Quels ne sont pas sa surprise et son désappointement en voyant ce que contenait le paquet d'abord, et en s'entendant héler ensuite :

—Ah ! monsieur Morrisseau, vous avez fait comme nous, lui criaient en même temps le père et la mère François, au pied de l'échelle, vous n'avez pas pu attendre une heure entière. Eh bien ! a-t-il répondu, notre Jean ?

Notre homme, la mine piteuse, leur lut le pseudo-billet de Jean. "Merci. Que le Bon Dieu vous bénisse. — Jan."

—Vois donc, François, s'écria la bonne femme, le pauvre Jean avait vraiment grand besoin de

souliers. Pour nous le prouver, regarde, il nous renvoie ses vieux. Quelle belle invention que le télégraphe !

—Bien belle, en effet, se disait aussi Morrisseau. Je n'y comprends plus rien !

Voilà ce que nos grand'mères nous racontent ; voici maintenant ce que nous verrons peut-être nous-mêmes, si l'invention de Signor Roberto-Piscicelli-Jacaggi, dont nous parle la "Rassegna Internazionale", obtient les résultats qu'en attend son auteur.

Pour envoyer une lettre, un paquet quelconque, voire même une paire de souliers, à n'importe quelle destination, on n'aura même pas la peine de grimper à une échelle, comme le père François. On le déposera tout simplement dans un appareil destiné à le recevoir et à le timbrer. Le maître de poste ou son assistant le dirigera d'une façon mécanique vers le point où les objets pour une destination analogue se seront rendus avant lui ; au moment voulu, un engrenage le saisira, le fera grimper avec ses compagnons au haut d'un poteau semblable à celui du père François, le versera dans un wagonnet l'attendant sur le fil, et, avec une rapidité vertigineuse — l'inventeur parle de 400 kilomètres à l'heure — des trolleys emmèneront le petit char à destination.

Mais ceci, quoique bien incroyable, ne sera encore rien à côté de la récente invention du célèbre Marconi, celle du téléphone de poche. Chacun aura son petit instrument dans sa poche. On pointera l'aiguille dans la direction exacte de l'endroit où se trouvera la personne avec laquelle on voudra converser, et, tout en écrivant ses comptes — comme César — on parlera à la plus grande distance : on pourra même se payer le luxe inouï de se disputer avec sa belle-mère toute la journée. Ce sera bien commode... pour les bavards ; mais, grand Dieu ! quel supplice pour ceux qui se plaisent dans la tranquillité.

En même temps que de choses, que de dépenses deviendront inutiles ! Prenons, par exemple, le Parlement. Il ne sera plus besoin pour nos représentants de se rendre en personne à une salle commune. Chacun restera tranquillement chez soi, en robe de chambre, et, les pieds sur les chenêts. Au moyen d'un appareil à cet effet installé, disons dans le salon du président de la Chambre, le discours de chaque député pourra se faire entendre de tous. Et lorsqu'un ennuyeux prendra la parole, il sera facile aux autres de fermer leur récepteur, pendant le temps du discours, et d'aller boire l'absinthe en compagnie de ses amis.

Par exemple, ce sera d'une utilité pyramidale pour les parlements boxeurs, tels que ceux de Vienne et de Paris, où les députés trop ardents ne pourront plus se giffler qu'en paroles.

De même pour les plaidoieries d'avocats : les juges, n'ayant plus à craindre l'oeil moqueur du public, pourront dormir à l'aise et gagner leurs arrihes quand même.

Et pour les médecins, pour les confesseurs, quelle amélioration, grands dieux ! Ceux-là, on ne suivra leurs ordonnances qu'après s'être assuré qu'elles ne tuent pas, puisque leurs auteurs ne seront plus là pour les ingurgiter de force ; car, notez bien ceci, on trouvera bien vite moyen d'aussculter les malades à quelques cents milles de distance : un mien ami m'en a déjà soufflé un mot à l'oreille.

Et le père François, s'il revenait à la vie, dirait : "Pourquoi vos pères se moquaient-ils de moi, il y a cinquante ans ; vous qui voyez toutes ces choses aujourd'hui, vous en croyez de bien plus fortes. Donc....."

Et il aurait raison, et nos pères n'auraient pas eu tort, et nous encore moins.

Sur ce, bonsoir ! Dans quelques jours vous me lirez, si — en attendant la poste électrique — le train qui doit emporter ma lettre ne va pas s'enfouir dans un banc de neige, ou essayer de s'enfouir dans un freight quelconque, comme une main dans une mitaine, un pied dans un bas, un couteau dans sa gaine, une épée dans son fourreau, un.... Assez ! assez !...

A. H. DE TREMAUDAN.

Manor, 1903.

Enseigne cueillie dans la banlieue parisienne : "Fabrique d'eaux minérales naturelles."

\* \* \*

Pour guérir un rhume en un jour

Prenez les Tablettes "Laxatives Quinine." Cette signature se trouve

chaque boîte, 25c.—

Bromo-  
sur